

WALDHEITEN

2023

Jeremy PALLUCE
Marc PIERRARD
Elisabeth SCHILLING
Keong-A SONG
toitōi

**STÖRENDE
DISTURBING TRUTHS
WAHRHEITEN**

2023

ART
IN PUBLIC
SPACE





PROPRIÉTÉ
PROPERTY

VÉRITÉS TROUBLANTES PROPRIÉTÉ

En 2019, la commune de Lorentzweiler a lancé un nouveau projet artistique dans l'espace public en créant l'exposition *Störende Wahrheiten* ou « Vérités troublantes ». Tous les deux ans, cinq artistes sont chargés de mesurer leur art à une thématique sociétale d'actualité. Après *Anthropocène* lors de la première édition et *Sortir du bois* en 2021, l'édition de cette année est placée sous le thème de la *Propriété*.

L'édition 2023 accueille ainsi Jérémy Palluce, Marc Pierrard, Elisabeth Schilling, Keong-A Song et le duo toittoi formé par Christian Frantzen et Roland Quetsch. Sous la direction du curateur René Kockelkorn, les artistes se sont penchés sur le thème de la *propriété* de manière critique, en se consacrant entre autres aux concepts de propriété privée, consommation, pauvreté, injustice, ou encore de capitalisme et de communisme.

Pour *Störende Wahrheiten*, ce débat critique est justement d'une importance centrale. En introduisant des sujets de société importants, les initiateurs du projet voient dans l'art un moyen de contribuer au débat public. L'exposition des œuvres dans l'espace public souligne cette volonté en rendant l'art accessible à tous.

Je tiens à remercier chaleureusement la commune de Lorentzweiler de l'originalité de son initiative et de son audace à mettre publiquement en lumière des thèmes d'actualité. En effet, *Störende Wahrheiten* invite à la réflexion et à une remise en question par le biais de l'art et ne manquera pas de susciter l'intérêt des visiteurs.

Sam Tanson
Ministre de la Culture

DISTURBING TRUTHS PROPERTY

*By launching *Störende Wahrheiten* or “Disturbing Truths” in 2019, the municipality of Lorentzweiler created a new art project in the public space. Every two years, five artists are commissioned to deal with relevant societal issues in their own artistic ways. After *Anthropocene* in the first edition and *Showing One’s Colours* in 2021, this year’s edition focuses on *Property*.*

The 2023 edition has invited Jérémy Palluce, Marc Pierrard, Elisabeth Schilling, Keong-A Song and the duo toittoi with Christian Frantzen and Roland Quetsch. Under the direction of curator René Kockelkorn, the artists have dealt with the issue of property in a critical manner. Private property, consumption, poverty, injustice as well as capitalism and communism are just some of the concepts they have addressed.

*It is precisely the critical debate that is of great relevance to *Störende Wahrheiten*.*

The initiators of the project consider art as a means of contributing to the public debate on important societal issues. This is underlined by exhibiting the works in the public space, thus making art accessible to all.

*My sincere thanks go to the municipality of Lorentzweiler for its original initiative and its boldness to publicly highlight topical issues. *Störende Wahrheiten* invites reflection and questioning through art and will no doubt stimulate the interest of visitors.*

Sam Tanson
Minister for Culture

L'ART DANS L'ESPACE PUBLIC – un enrichissement culturel avec tradition dans la commune de Lorentzweiler

« Ma maison, ma voiture, mon bateau » était le slogan publicitaire d'une banque allemande, vantant la concurrence et la hâblerie autour de la possession. Pareil pour les médias sociaux où nous aimons montrer « à quel point nous allons bien » par la représentation suffisante de nos biens et avoirs personnels. Malheureusement, tout le monde ne peut pas suivre ce jeu, de sorte qu'un tel comportement peut engendrer l'envie et même des troubles sociaux.

Cette année, les membres de la commission culturelle ont choisi le thème « propriété » comme « vérité troublante ».

Or, le terme ne se limite pas seulement aux possessions matérielles, mais inclut également la propriété intellectuelle et morale. On peut donc être curieux de l'approche des artistes sélectionnés sur ce sujet diversifié.

La liberté d'opinion et d'expression sont les conditions de toute création artistique. Nous sommes donc convaincus que les œuvres d'art exposées nous inciteront à des prises de position et débats intéressants. C'est finalement l'objectif du projet « vérités troublantes ».

À côté des « vérités troublantes » la commune de Lorentzweiler soutient également en tant que projets artistiques dans l'espace public les expositions photographiques sur la piste cyclable respectivement devant la mairie, le projet « Rewind-Remind » ainsi que, depuis plus de 20 ans, le symposium de sculptures avec le chemin des sculptures.

Le conseil échevinal félicite les membres de la commission culturelle pour leur engagement et les remercie pour leur précieux travail.

Nos remerciements vont également à nos collaborateurs du service technique. Leur savoir-faire et leur enthousiasme ont contribué au succès de l'exposition.

Avant tout, nous tenons à remercier les artistes eux-mêmes pour leur participation au projet et leur interprétation critique du thème de la « propriété ».

Nous sommes persuadés que les amateurs de la culture apprécieront l'édition 2023. Il y aura certainement matière à réflexion et maints sujets à discussion.

Bonne visite et découverte de la troisième édition de cette exposition artistique dans l'espace public !

Marguy Kirsch-Hirtt
Bourgmestre

ART IN THE PUBLIC SPACE - a Cultural Enrichment With Tradition in the Municipality of Lorentzweiler

“My house, my car, my boat” was the advertising slogan of a German bank, touting the benefits of competition and flaunting one’s possessions and property. Social media also offer platforms to show “how well we are doing” by self-indulgently showing off our wealth. Unfortunately, not everyone can keep up with this trend, and such behaviour can lead to envy and even social unrest.

This year, the cultural commission members of the Lorentzweiler municipality have chosen the subject matter of “property” as a Störende Wahrheit or “disturbing truth”.

The concept of “property” is, however, not only limited to material possessions, but also includes intellectual and moral property. We are therefore looking forward to learning about the selected artists’ approaches to this complex and varied subject.

Freedom of opinion and expression are the conditions for all artistic creation. We are therefore convinced that the works of art on display will give rise to interesting positions and discussions, which is ultimately the aim of the project “disturbing truths”.

In addition to the Störende Wahrheiten or “disturbing truths”, the municipality of Lorentzweiler also supports other art projects in the public space : the photographic exhibitions on the cycle path and in front of the town hall, the “Rewind-Remind” project as well as the sculpture symposium with the sculpture path, which has existed for more than 20 years.

The Town Council congratulates the cultural commission members for their commitment and thanks them for their valuable work.

Our thanks also go to our technical staff whose expertise and enthusiasm have contributed to the success of the exhibition.

Above all, we would like to thank the artists themselves for their participation in the project and for their critical looks at the subject matter of “property”.

We are convinced that the 2023 edition will be appreciated by culture enthusiasts. It will undoubtedly outline useful avenues for further reflection as well as generate controversy.

Enjoy your visit and discover the third edition of this art exhibition in the public space.

Marguy Kirsch-Hirtt
Mayor

LE RÔLE DE LA COMMISSION CULTURELLE

En ma qualité de président de la commission culturelle, j'ai le plaisir de vous présenter la troisième édition de notre projet artistique *Störende Wahrheiten*, ou « Vérités troublantes ». L'édition de cette année traite du thème de la propriété. Les différentes œuvres sont toutes exposées dans l'espace public le long ou à proximité de la RN7.

À travers ce projet, la commission culturelle veut à nouveau montrer que l'art dans l'espace public peut jouer un rôle important dans la construction du discours social. L'art doit contribuer à aborder des thèmes complexes, telle la propriété, et en encourager la discussion de manière créative et accessible. L'espace public devient ainsi un lieu de liberté d'expression et d'épanouissement créatif.

Pour l'édition de cette année, la commission culturelle a consulté un certain nombre de commissaires d'exposition, ceci dans le but de suivre la politique nationale qui vise une professionnalisation de la création artistique au Luxembourg. Ainsi, le plan national de développement culturel est un fil conducteur pour notre projet, et la sélection des artistes émane en partie de propositions externes. La commission culturelle assume toutefois la responsabilité de cette sélection.

Pour conclure, je tiens à remercier toutes les personnes et institutions qui ont contribué à la réalisation de cette exposition : le Ministère de la Culture, le Conseil échevinal et communal, l'administration, le service technique ainsi que tous les membres de la commission culturelle, plus particulièrement René Kockelkorn, curateur, et Béatrice Peters, coordinatrice administrative du projet.

Je souhaite à tous les visiteurs des échanges fructueux avec les artistes et leurs œuvres.

Paul Bach
Président de la commission culturelle

THE ROLE OF THE CULTURAL COMMISSION

As chairman of the cultural commission, it is my pleasure to present the third edition of our art project "Störende Wahrheiten", or "Disturbing Truths". This year's edition deals with the subject matter of property. All individual art works can be seen in public spaces along or near the RN7.

With this project, the cultural commission wants to show once again that art in public space can play an important role in shaping social discourse. Art should help address complex issues, such as property, and trigger discussion around them in a creative and accessible way. Public space then becomes a site of free expression and creative development.

For this year's edition, the cultural commission sought advice from a number of curators, this in order to follow the national policy which aims at professionalising artistic creation in Luxembourg. In the same way, the national cultural development plan has been a guidance for our project and the selection of artists partly relied on external proposals. It is, however, the cultural commission that is responsible for this selection.

To conclude, I would like to thank everyone as well as all institutions that have contributed to the making of this exhibition: the Ministry for Culture, the Town Council, the administration, the technical service and all members of the cultural commission, more specifically René Kockelkorn, curator, and Béatrice Peters, administrative coordinator of the project.

I wish all visitors promising exchanges with the artists and their works of art.

Paul Bach
Chairman of the cultural commission



« Une forme de vie est-elle concevable, c'est-à-dire, une vie humaine totalement soustraite à l'emprise du droit, et un usage des corps et du monde qui ne se substantifie jamais dans une appropriation ? »

Giorgio Agamben,
philosophe italien, dans :
De la très haute pauvreté, 2013

Le régime de la propriété revête un des aspects problématiques inhérents à la civilisation moderne européenne ou américaine. Un régime dans lequel la propriété privée et le pouvoir d'en disposer, ou *ius utendi et abutendi*, c'est-à-dire l'usage et l'abus ou la consommation, sont absolus. En d'autres termes, une personne qui peut légalement appeler une chose sa propriété peut en faire ce qu'elle veut dans le cadre juridique en vigueur. Pour le politologue David Loick, dans son livre *Der Missbrauch des Eigentums* paru en 2016, ce régime s'apparente à une idéologie libérale de *Besitzindividualismus* ou individualisme de la possession. À cela s'ajoute que cette structure de la propriété est liée à l'idée de la subjectivité moderne. La propriété présuppose en effet une volonté de possession, ce que Hegel considère comme constitutif du moi moderne : le libre arbitre. Dans le modèle européen de société, la propriété privée est donc un préalable indispensable. Elle ne touche pas seulement à notre ordre social libéral et démocratique, mais aussi à la perception de soi des êtres humains. La pensée européenne de la propriété

constitue le fondement idéologique de la société bourgeoise et capitaliste, et crée ainsi la prétention au pouvoir universelle du modèle de société libérale et capitaliste.

Néanmoins, ce « régime de propriété privée » mène inévitablement à une impasse. La perception du monde comme une potentielle propriété personnelle, qui est déjà présente dans « dominez la terre » de l'Ancien Testament, favorise un habitus impérial. L'action humaine suit alors « l'ordre absolument inessentiel » (Giorgio Agamben), c'est-à-dire un ordre qui ne cesse de reproduire la volonté affirmée du propriétaire - et qui ainsi étouffe dans l'œuf toute idée de changement. L'accumulation privée de la propriété a pour conséquence que la communauté mondiale manque de plus en plus de ressources à la consommation, et se retrouve aussi de plus en plus soumise à la volonté arbitraire d'une minorité, celle des propriétaires. Loick appelle cela *die Tragödie des Eigentums* ou la tragédie de la propriété. L'injustice (c'est-à-dire la pauvreté, l'exploitation, le colonialisme et le racisme) est, comme l'a notamment constaté Marx, immanente à la propriété - et donc à la confrontation sociale.

Que faire alors pour aspirer à un monde plus juste et plus pacifique, maxime revendiquée par la modernité ? La solution ne peut consister qu'à penser différemment l'homme et son rapport au monde, et à développer à partir de là un nouvel ordre social. Donc, de remettre en question notre conception de la propriété et de l'individualité, basée sur la pratique juridique du *ius utendi et abutendi*.

Cette prise de conscience n'est pas nouvelle. On en trouve déjà des prémisses dans le débat sur la pauvreté de l'ordre franciscain au 13^e siècle, ainsi

que chez Marx, Heidegger et Agamben. Mais à ce jour, toutes ces propositions de solution n'ont fait émerger aucune alternative politiquement efficace.

Daniel Loick émet *die Idee des Commons* ou l'idée des biens communs qui semble plus prometteuse : l'utilisation libre de ressources matérielles ou immatérielles pour tous les membres de la société sans vouloir déduire de cette utilisation un droit de propriété dans le sens du capitalisme libéral ou du communisme. Il s'agit de quelque chose de plus fondamental : c'est « une lutte pour la reconquête du commun ».

Car la vision individualiste du monde ne relève en aucune façon du droit divin. Selon Loick, elle est le résultat d'un processus historique dans le monde dit occidental, au cours duquel les expressions de volonté individuelles se sont progressivement supplantées aux orientations de l'action communautaire (familles, clan, village, etc.) - la propriété commune s'est donc transformée en propriété privée.

“How to think a form-of-life, a human life entirely removed from the grasp of the law and a use of bodies and of the world that would never be substantiated into an appropriation?”

Giorgio Agamben,
Italian philosopher, in:
***Highest Poverty*, 2013**

As is well known the concept of property is one of the problematic aspects of today's European and American modern civilisation. A regime in which private property and the power to dispose of it, the so-called *ius utendi et abutendi*, i.e. use and abuse or consumption, are absolute. In other words, a person who can legally call something their own property can, within the legal framework, do whatever they want with it. In his 2016 book *Der Missbrauch des Eigentums* (translation *The Abuse of Property* to be published in August 2023), political scientist Daniel Loick writes that the regime is an expression of a liberal ideology of *Besitzindividualismus* or property individualism. Moreover, this property structure is linked to the idea of modern subjectivity. Property presupposes a will to possess and thus what Hegel considers constitutive for the modern ego: free will. In the European model of society, private property is therefore an indispensable prerequisite. It touches not only our liberal and democratic social order, but also our self-image as human beings. European thinking on property is the ideological foundation of bourgeois and capitalist society. It is also the basis for the

universal power claim of the liberal and capitalist model of society.

However, this “private property regime” inevitably leads to a dead end. The perception of the world as potential personal property promotes an imperial habitus, as already present in the Old Testament’s “subdue the earth”. Human behaviour then follows “the absolutely unessential command” (Giorgio Agamben), i.e. a command that always only reproduces the stated will of the owner - and thus nips in the bud any idea of change. The consequence of private accumulation of property thus entails that the worldwide community is not only increasingly deprived of resources for consumption, but is also more and more exposed to the arbitrary will of a minority, the owners. Loick calls this *Tragödie des Eigentums* or the tragedy of property. Injustice (i.e. poverty, exploitation, colonialism and racism) is, as Marx, among others, noted, inherent to property - and with it to social confrontation.

So what needs to be done if we want a fairer and more peaceful world, the maxim claimed by modernity? The solution can only be to think differently of man and his relationship to the world, and to develop a new social order from this. That is to say to question our concept of property and individuality, based on the legal practice of *ius utendi et abutendi*.

This insight is not new. For example, approaches to it can already be found in the poverty debate of the Franciscan order in the 13th century as well as in Marx, Heidegger and Agamben. But so far, no politically effective alternative has emerged from all these proposed solutions.

The Idea of the Commons, discussed by

Daniel Loick, seems more promising: the free use of material or immaterial resources for all members of society without wanting to derive a property right from use in the liberal capitalist or communist sense. It is about something more fundamental: it is “a struggle to reclaim the commons”.

For the individualistic world view is by no means God-given. As Loick explains, it is the result of a historical process in the so-called Western world in which individual expressions of will have increasingly replaced communal action (families, clan, village, etc.) - and communal property has thus turned into private property.

René Kockelkorn

ÊTRE ET AVOIR

ESQUISSE D'UNE COMPRÉHENSION DE LA NOTION DE PROPRIÉTÉ À TRAVERS LE CORPS

« La propriété c'est le vol »

Pierre-Joseph Proudhon,
Qu'est-ce que la propriété?
1840

« La propriété c'est la liberté »

Pierre-Joseph Proudhon,
Théorie de la propriété – rédigée en 1862,
parue en 1866.

« Mon corps m'appartient »

Slogan féministe,
années 1960

« Je suis mon corps »

Maurice Merleau-Ponty,
Phénoménologie de la perception
1945

La notion de propriété a des propriétés si différentes, qu'elle est devenue un objet à la fois historique, philosophique, politique, éthique et moral ; mais aussi (depuis l'Antiquité) un objet de luttes (sociales et familiales) féroces. Droit, revendication et fantasme ; et arrivant aujourd'hui, à travers les avancées scientifiques, jusqu'à une confrontation avec la notion de vivant, tout comme à une limite à la fois ontologique et pratique face à la diminution des ressources de la planète Terre, la thématique de la propriété est constituée par une série de vérités particulièrement dérangeantes.

À la fois pratique d'appropriation et idéologie qui prend des formes multiples, le sujet proposé par René Kockelkorn aux artistes pour cette édition de *Störende Wahrheiten* a toujours été et reste en effet particulièrement dérangeant en cela qu'il concerne directement notre rapport à tout : notre vie, notre corps, notre travail, la société dans laquelle nous vivons (à niveau planétaire), ce que nous achetons et mangeons, notre manière de concevoir la liberté et même le monde des idées et les œuvres d'art.

Considérée comme moteur de prospérité et de progrès, condition nécessaire à l'économie de marché et à la croissance économique, la propriété permet en effet la constitution de capital. Mais elle se heurte aussi, et toujours, à la problématique des grandes inégalités et à la violence ultime qu'elle implique (occupations, guerres, colonialismes) car elle est indissociable de la rareté – le principe même de l'économie.

PETITE HISTOIRE DE LA NOTION DE PROPRIÉTÉ

La propriété est d'abord une notion juridique, la définition d'un droit sur les choses, un droit qu'une société reconnaît

et met en pratique. Elle ne désigne ni la possession, ni la chose possédée, mais la manière de disposer des choses. Elle établit, comme l'écrit Maurice Godelier, les règles qui « déterminent l'accès, le contrôle, l'usage, le transport et la transmission »¹ des choses. Les choses qui sont les réalités tangibles et intangibles (titres, privilèges sociaux, connaissances, pratiques rituelles ou professionnelles) désignées par une société comme étant susceptibles d'être objets d'un droit de propriété. À ce titre, la propriété peut prescrire certaines formes de conduite et en interdire d'autres – à travers la répression et des sanctions. Simultanément donc faculté et interdiction d'agir sur les choses, elle sous-entend que les rapports entre l'être humain et les choses ne peuvent être immédiats. Elle revête en cela un caractère politique car l'application de la loi dépend d'abord du pouvoir, de l'autorité, qui la légitime et assure son application. Réglementation de la manière de disposer des choses, la propriété constitue ainsi la relation économique et politique qui se noue entre les membres d'une société. Elle est ce qui fait que les individus soient organisés dans toute société et que l'on puisse répartir entre eux des prérogatives et des devoirs s'agissant de la jouissance et de la disposition des choses.

Droit « inviolable et sacré » selon l'article 17 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, sacré non pas dans une perspective religieuse, mais comme Droit de l'Homme tel qu'il découle de l'article 2 de la même déclaration et selon lequel « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression ». Les gouvernements sont

donc formés pour garantir aux citoyens non pas la possession de biens matériels mais leur droit naturel de posséder les choses qui leur permettent de vivre. C'est-à-dire tout ce qui appartient à chaque être humain et qui fait de lui un être autonome, indépendant et garanti dans son être.

L'évolution de ce concept – dont le caractère moral (idéologique) est transversal (principes chrétiens, socialistes, communistes et capitalistes, par exemple) – peut se comprendre à travers ses trois temps forts fondateurs, trois penseurs : John Locke, Jean-Jacques Rousseau et Karl Marx.

Selon John Locke, à partir de la pensée duquel s'est construite la tradition libérale des démocraties européennes et américaines, la propriété est fondée sur le travail mis en œuvre par les individus pour satisfaire leurs besoins. Définissant les êtres humains comme propriétaires d'eux-mêmes, libres de satisfaire leurs besoins et responsables de leur survie (qui est un droit naturel), ils acquièrent par leur travail la terre qu'ils cultivent. Or, cette notion de propriété de soi constitue une erreur de catégorisation juridique : l'attribution d'un objet (qui n'est pas un objet) à un sujet de droit. Erreur qui permet par exemple de comprendre les relations entre l'être humain et la chose comme étant du même ordre que la relation entre l'homme et l'esclave.

La propriété constitue aussi un élément central de la philosophie politique Jean-Jacques Rousseau qu'il construit autour de l'idée selon laquelle l'homme est « naturellement bon » et c'est la société qui le corrompt, ce qui conduit au développement des inégalités. Rousseau insère donc la notion d'inégalité dans le débat autour de la propriété qui doit être limitée afin d'éviter les inégalités. Pour

retrouver sa bonté naturelle, l'homme doit avoir recours au *contrat social* et se gouverner par des lois découlant de la *volonté générale* (celle du peuple et qui est donc propre à un État).

Dans la lignée de Locke et de Rousseau, Karl Marx considère que la condition première à la plénitude de l'être humain est la liberté individuelle. Il prolonge la pensée de Rousseau en retraçant l'origine des inégalités dans l'histoire de l'organisation du travail et propose l'idée communiste d'une seule propriété commune qui peut assurer aux individus la liberté indispensable pour satisfaire leurs besoins. Or chez Marx, le travail déborde la simple subsistance pour devenir l'acte à travers lequel l'individu se réalise : il ne produit pas seulement ce dont il a besoin mais il se produit lui-même aussi à travers son travail et fait de cette activité vitale l'objet de sa conscience : « Dans la pensée de Marx, la réalisation de l'être humain par le travail est un phénomène à la fois social et historique. Elle résulte d'un processus historique au terme duquel l'homme se libère de la nature et de la domination sociale et atteint sa plénitude »².

De ces trois figures théoriques découlent les événements socio-politiques et l'histoire récente de l'Occident (et du reste de la planète) que l'on connaît.

« MON CORPS M'APPARTIENT » & « JE SUIS MON CORPS »

La propriété, comme toute notion, tout objet théorique, toute problématique sociale, peut mieux se comprendre quand elle est confrontée à la notion de « corps ». Ce corps-obstacle, corps-pulsion, corps-malade, etc., qui nous possède plus qu'on ne le possède constitue

un analyseur majeur de l'organisation de toute société.

Malgré le fait que le corps ne peut être conçu comme propriété, il est encore souvent perçu et géré comme tel. Le Fonds des Nations Unies pour la Population a publié en 2021 un rapport selon lequel dans 57 pays étudiés à travers le monde, 55 % des femmes ne disposent pas d'une autonomie corporelle. Le travail de cette organisation des Nations Unies sur la condition notamment des femmes dans le monde (violences genrées et féminicides, contrôle de la fertilité, mariage d'enfants, etc.) démontre que le corps féminin perçu comme possédé par les hommes, ou par le capital, constitue encore un terrain de lutte.

Dans cette perspective, le slogan féministe des années 60 reste d'actualité : « Mon corps m'appartient » et personne, ni l'État, ni l'église, ne peuvent limiter le droit des femmes au plaisir, à l'avortement, au travail sexuel, etc. Or, la pression politique, culturelle et économique sur le corps, et l'image du corps, féminin reste grande. « Mon corps m'appartient » dit donc juste, mais, en même temps, fait une concession de trop en disant que mon corps appartient à quelqu'un. En rejetant les revendications d'autrui sur notre corps, l'on souscrit donc à une grammaire de la propriété. Penser la propriété de soi permet donc de penser un marché des corps et des organes, cela permet également de s'approprier du corps d'autrui. C'est dans cette visée que les féministes radicales contemporaines déclarent : « Nous voulons vivre ». Revendication qui peut renvoyer à la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty qui dit que « je suis mon corps », il est le réceptacle et le terrain de ma vie et par extension de toutes les relations (à autrui et au monde) dans lesquelles je suis engagé.

Penser le corps à travers la notion de propriété, ou penser la propriété à travers la notion de corps constitue en effet une manière de comprendre les dérives d'un concept qui devrait se limiter à des « choses » mais s'étend à des objets qui n'en sont pas. Tel est peut-être le caractère fondamental de la propriété : elle constitue la preuve du besoin ou fantasme de possession, de pouvoir et d'autorité des êtres humains sur d'autres êtres humains, sur la planète Terre, sur les animaux, sur le monde. Fantasme qui agit au détriment de l'être et de la vie, de la réalisation de soi et de la liberté.

Les réponses des artistes de *Störende Wahrheiten* viennent dans cette perspective remettre en question la nature humaine avec humour, sensibilité et sincérité : la notion de propriété devient alors l'occasion de suggérer que peut-être le plus précieux de ce que l'on possède – et qui nous possède – est le temps : le souvenir, le moment présent et le rêve d'un avenir meilleur.

Sofia Eliza Bouratsis

- 1 Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel*, Paris, Fayard, 1984, p. 104.
- 2 Guy Mercier, « Prémises d'une théorie de la propriété », in *Cahiers de géographie du Québec*, 30(81), pp. 319–341, 1986

TO BE AND TO HAVE

OUTLINE OF AN UNDER- STANDING OF THE CONCEPT OF PROPERTY THROUGH THAT OF THE BODY

“Property is theft!”

Pierre-Joseph Proudhon

What Is Property?

1840

“Property is freedom”

Pierre-Joseph Proudhon

Theory of Property

1863-1864.

“My body belongs to me”

Feminist slogan,

1960s.

“I am my body”

Maurice Merleau-Ponty

Phenomenology of Perception

1945

The concept of property has such widely varying properties that it has become an object of historical, philosophical, political, ethical and moral concern, but also (since Antiquity) an object of fierce (social and family) struggle. Right, claim and fantasy; leading today, through scientific advances, to a confrontation with the concept of the living, as well as to an ontological and practical limit in the face of the diminishing resources of the planet Earth, the topic of property encompasses a series of particularly disturbing truths.

Both a practice of appropriation and an ideology that takes multiple forms, the subject René Kockelkorn proposed to the artists for this edition of *Störende Wahrheiten* has always been a particularly disturbing one in that it directly affects our relationships to everything: our lives, our bodies, our work, the society in which we live (on a global level), what we buy and eat, our way of conceiving freedom, and even the world of ideas and works of art.

Property is considered a driver of prosperity and progress, a necessary condition for the market economy and economic growth, and indeed allows us to build up capital. But it has also continuously run against the issue of great inequalities and the ultimate violence that it implies (occupations, wars, colonialism) because it is inseparable from scarcity - the very principle of the economy.

A SHORT HISTORY OF THE CONCEPT OF PROPERTY

Property is first and foremost a legal concept, the definition of a right over things, a right that is recognised and put into practice by a given society. It designates neither possession nor the thing posses-

sed, but the way of disposing of things. According to Maurice Godelier (in *L'idéal et le matériel*, 1984)¹, it establishes the rules that determine the access, control, use, transport and transmission of things. Things are the tangible and intangible realities (titles, social privileges, knowledge, ritual, or professional practices) which have been identified by a society as likely to fall under property right. As such, property can prescribe certain forms of conduct and prohibit others, through repressive measures and sanctions. It is simultaneously a faculty and a prohibition to act on things, therefore implying that the relationship between human beings and things cannot be immediate. In this respect, it has a political dimension because the application of the law depends first of all on the power, the authority, which legitimises it and ensures its application. As a regulation of the way of disposing of things, property thus constitutes the economic and political relationship that develops between the members of a society. It is what makes it possible for individuals to be organised in any society and for prerogatives and duties to be distributed among them with regard to the enjoyment and disposal of things.

According to Article 17 of the French Declaration of the Rights of Man and of the Citizen of 1789, property is an “inviolable and sacred” right, sacred not in a religious sense, but as a human right as it follows from Article 2 of the same declaration : “The end of all political associations, is the preservation of the natural and imprescriptible rights of man; and these rights are liberty, property, security and resistance of oppression”. Governments are therefore formed to guarantee citizens not the possession of material goods, but their natural right to possess the things that enable them to live. That is, everything that belongs to human beings and makes them autonomous, independent and secure.

The evolution of this concept - whose moral (ideological) character is trans-versal (for example Christian, socialist, communist and capitalist principles) - can be understood through its three founding milestones, its three thinkers: John Locke, Jean-Jacques Rousseau and Karl Marx.

According to John Locke, whose thought is at the foundation of the liberal tradition of European and American democracies, property is based on the work done by individuals to satisfy their needs. He defines human beings as owning themselves, free to satisfy their needs and responsible for their survival (which is a natural right); they acquire the land they cultivate through their labour. However, this concept of self-ownership constitutes an error of legal categorisation: assigning an object (which is not an object) to a subject of law. This error makes it possible, for example, to understand the relationship between a human being and a thing as being of the same order as the relationship between a man and a slave.

Property is also a central element of Jean-Jacques Rousseau's political philosophy, which he develops around the idea that man is “naturally good” and that it is society that corrupts him, which leads to inequalities. Rousseau thus introduces the concept of inequality into the debate on property, which must be limited to avoid inequality. To regain his natural goodness, man must resort to the social contract and be governed by laws derived from the *volonté générale* or general will (that of the people and which is therefore inherent to a state).

In line with Locke and Rousseau, Karl Marx considered that the first condition for the plenitude of the human being is individual freedom. He extended Rousseau's thought by tracing the origin of inequalities in the history of the organisation of labour and

proposed the communist idea of a single common property that could ensure individuals the freedom indispensable to satisfy their needs. For Marx, however, labour goes beyond mere subsistence to become the act through which the individual realises himself: not only does he produce what he needs but he also produces himself through his labour and makes this vital activity the object of his consciousness. According to Guy Mercier in *Prémises d'une théorie de la propriété* (1986), in Marx's view, man's self-realisation through labour is both a social and a historical phenomenon. It is the result of a historical process in which man emancipates himself from nature and from social domination to achieve his plenitude².

These three theories are at the basis of the socio-political events and the recent history of the West (and the rest of the planet) as we know them.

“MY BODY BELONGS TO ME” & “I AM MY BODY”

Property, like any concept, any theoretical object, any social issue, can lead to a better understanding when confronted with the concept of “body”. This body-obstacle, body-pulse, body-sickness, etc., which possesses us more than we possess it, is a major analyser of any society's organisation.

Even though the body cannot be conceived as property, it is still often perceived and managed as such. The United Nations Population Fund published a report in 2021, which states that, in 57 countries surveyed worldwide, 55% of women are unable to exercise bodily autonomy. The work of this UN body on the condition of women in the world (gender-based violence and femicides, fertility control, child marriage,

etc.) shows that the female body, which is perceived as being owned by men or by capital, is still a battleground.

In this perspective, the feminist slogan of the 1960s remains relevant: “My body belongs to me” and no one, neither the state nor the church, can limit women's right to pleasure, abortion, sex work, etc. However, women’s bodies and their body image are still subject to high political, cultural and economic pressure. “My body belongs to me” is therefore right, but at the same time it makes one concession too many by stating that my body belongs to someone. By rejecting the claims of others on our bodies, we endorse a grammar of ownership. Thinking about the ownership of oneself thus allows us to think about a market of bodies and organs, it also allows us to own the bodies of others. It is with this aim in mind that contemporary radical feminists declare: “We want to live!”. This claim can be traced back to the phenomenology of Maurice Merleau-Ponty, who states that “I am my body”; it is the receptacle and the terrain of my life and, by extension, of all the relationships (to others and to the world) in which I am engaged.

To think of the body through the concept of property, or to think of property through the concept of the body, is indeed a way of understanding the drifts of a concept that should be limited to “things” but extends to objects that are not objects. This is perhaps the fundamental constituent of property: it is evidence of human beings’ need or fantasy for possession, power and authority over other human beings, over the planet Earth, over animals, over the world. A fantasy that acts at the expense of human being and of life, of self-realisation and of freedom.

The artists taking part in *Störende Wahrheiten* question human nature with humour, sensitivity and sincerity: the concept

of property thus becomes an opportunity to suggest that perhaps the most precious thing we own - and that owns us - is time: the memory, the present moment and the dream of a better future.

Sofia Eliza Bouratsis

- 1 Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel*, Paris, Fayard, 1984, S. 104.
 - 2 Guy Mercier, »Prémises d'une théorie de la propriété«, in *Cahiers de géographie du Québec*, 30(81), S. 319–341, 1986.
-

JEREMY PALLUCE

FONTANA DI LUSSEMBURGO

Sofia Eliza Bouratsis

EN QUOI CROYONS-NOUS ?

Jeremy Palluce est un jeune artiste, qui est artiste depuis qu'il est très jeune. En discutant avec lui, l'on sent tout de suite que la création est son *chez-soi* – il s'y sent à l'aise : assez à l'aise pour expérimenter des univers créatifs aussi différents que le graffiti, la mode et l'art contemporain ; assez à l'aise aussi pour énoncer un discours provocateur et pour exprimer simultanément un côté bien plus sensible. Son travail – qui créé des interfaces de rencontre entre la rue, une pensée à la fois critique et passionnée de l'art et une grande tendresse pour la vie – prend des formes extrêmement diverses. C'est à la fois une recherche en train de se faire et une série d'aboutissements, un cheminement intuitif et pensé.

Le processus qui le conduit à répondre à l'invitation de créer une œuvre d'art autour du thème de la propriété par une « fontaine à vœux » (où les passants peuvent jeter une pièce et exprimer intérieurement une prière, un souhait, un désir) prend comme point de départ une réflexion sur le mode de vie au Luxembourg. En effet, à son âge (28 ans), la plupart des Luxembourgeois sont déjà propriétaires de voitures, de maisons et ils mènent des vies bien plus luxueuses que la moyenne des autres citoyens du monde. Or, la réflexion de Jeremy Palluce autour du fait que « l'argent ne fait pas le bonheur » devient rapidement plus subtile en se complétant par l'association à l'idée de « vœux » et donc à un questionnement autour de la notion de croyance. Retournement qui ressemble à la manière dont le geste de « jeter une pièce » (une valeur) peut devenir un moment de prière, un moment où l'on pense à notre vœu le plus « cher ».

L'œuvre – au-delà de la référence évidente à la Fontana di Trevi, qui pour l'artiste est une seconde évocation dans son travail de son lien à sa grand-mère italienne¹ qui, quand elle était plus jeune, y allait tous les ans – est aussi un « clin d'œil d'un jeune artiste luxembourgeois à une artiste luxembourgeoise qui est déjà établie », puisque la taille de la base de *la Fontana di Lussemburgo* est identique à celle de *Many Spoken Words*

WHAT DO WE BELIEVE IN?

Jeremy Palluce is a young artist, he has been an artist from a very young age. When talking to him, one gets an immediate sense that artistic creativity is his home - he feels comfortable enough to try out creative worlds as different as graffiti, fashion and contemporary art, and comfortable enough to articulate a provocative discourse while at the same time expressing a much more sensitive side. His work takes extremely varied forms as it creates interfaces between the street, a critical and passionate reflection on art and a great affection for life. It is both research in progress and a series of outcomes, a path both intuitive and thoughtful.

The process that led him to accept the invitation to create a work of art around the topic of property with a “wish fountain” (where passers-by can throw in a coin and internally say a prayer, express a wish or desire) starts off with a reflection on Luxembourg's way of life. Indeed, at his age (28), most Luxembourgers already own a car and a house and lead much more luxurious lives than the average citizen of the world. However, Jeremy Palluce's thought on the fact that “money does not make you happy” rapidly gains in subtlety as he associates it with the idea of “vows” and thus with a questioning of the notion of faith. This is similar to the way that “throwing a coin” (a value) can become a moment of prayer, a moment which makes us think of our “dearest” vow.

Beyond the obvious reference to the Fontana di Trevi, the artist mentions his Italian grandmother for the second time in his work¹; when she was younger, she used to go there every year. At the same time, Jeremy Palluce's work is a “wink from a young Luxembourg artist to an established Luxembourg artist”, as the base of the Fontana di Lussemburgo is identical in size to that of Su-Mei Tse's *Many Spoken Words*². The symbolism of other elements of the work fluctuates between social critique and the concept of contemplation: the sanctification of the silver pot (the base), the notion of a “social herd” (the water tank for animals), a spiritual or a family reunion (the cushions

de Su-Mei Tse². La symbolique d'autres éléments de l'œuvre oscille entre une critique sociale et l'idée de recueillement : la sacralisation du pot d'argent (le socle), la notion de « troupeau social » (le réservoir d'eau pour animaux), une réunion spirituelle ou familiale (les coussins sur les cailloux qui sont inspirés du jardin et de l'architecture japonais).

Une performance est prévue pour le jour du vernissage de l'exposition : « plusieurs jeunes vont d'asseoir autour de la fontaine, fumer des joints ou des cigarettes, boire de l'alcool et se poser tranquillement. Ces jeunes vont jeter des pièces d'un centime dans la fontaine » explique l'artiste. Pendant la performance, l'on entendra une voix, celle de son père, qui dira : « trouve un travail, il faut que tu fasses de l'argent, achètes un appartement, il faut que tu deviennes adulte, etc. ».

Si la voix du père – à l'image de la société dans laquelle Jeremy Palluce a grandi – considère qu'il sera plus heureux en menant une vie de jeune adulte propriétaire qui travaille pour augmenter son capital ; l'artiste répond à travers sa *Fontana di Lussembourgo* en exprimant un questionnement sur ce qui nous rend réellement heureux et en sous-entendant certaines réponses possibles, comme le fait d'*être ensemble*. Le caractère collectif de l'œuvre pendant la performance, comme le fait d'inviter le public à participer à l'œuvre (en y laissant une partie de sa propriété, une pièce), est un élément que l'on retrouve à plusieurs reprises dans le travail de l'artiste. Il collabore en effet avec d'autres artistes et avec ses amis pour ses projets et implique souvent le public de ses expositions dans l'évolution des œuvres.

In fine, l'évocation du lien de l'artiste à sa grand-mère et à une artiste d'une génération précédente, suggèrent l'importance de l'héritage (ou du capital) immatériel que nous portons tous en nous.

on the pebbles, which are inspired by the Japanese garden and architecture).

A performance is planned for the opening day of the exhibition. As the artist explains, 'Several young people will sit around the fountain, smoke joints or cigarettes, drink alcohol and sit quietly. These young people will throw one-cent coins into the fountain! During the performance, a voice, his father's, will be heard, 'Get a job, you have to make money, buy a flat, you have to become an adult, etc. '

If the father's voice reflects the society in which Jeremy Palluce grew up and considers that his son will be happier if he lives a life as a young adult owner who goes to work to increase his capital, the artist's answer is his *Fontana di Lussembourgo* which questions what makes us really happy and implies some possible answers, such as being together. The collective form of the work during the performance, expressed by inviting the audience to participate in the work (by leaving a piece of their property, a coin), is an element that is repeatedly found in the artist's work. He cooperates with other artists and friends on his projects and often involves the audience of his exhibitions in the evolution of his works.

Ultimately, by mentioning the links to his grandmother and to an artist of a previous generation, the artist suggests the importance of the intangible heritage (or capital) that we all carry within us.

1 La première étant la magnifique vidéo *Der Tank* qui fait partie de l'exposition installation et performance de Jeremy Palluce *CONTEMPORARY CODING OF A STREET CULTURE* (Bâle, 2023) où l'on voit l'artiste face à son miroir en train de se raser avec minutie et l'on entend en voix off sa grand-mère parler de l'amour.

2 Su-Mei Tse (en collaboration avec Jean-Lou Majerus), *Many Spoken Words*, 2009, Collection Mudam Luxembourg.

1 The first is the magnificent video *Der Tank*, part of Jeremy Palluce's installation and performance exhibition *CONTEMPORARY CODING OF A STREET CULTURE* (Basel, 2023), in which the artist is seen in front of his mirror shaving meticulously and his grandmother is heard in voice-over talking about love.

2 Su-Mei Tse (in cooperation with Jean-Lou Majerus), *Many Spoken Words*, 2009, Mudam Collection.

FONTANA DI LUSSEMBURGO





Année : 2023

Technique : Installation, performance

Matériel : Bac en plastique, socle en bois, peinture blanche, pierres, coussins, pompe

Dimension : Installation : base de pierres 450 cm de diamètre, socle 150 x 150 x 60 cm, bac 150 cm de diamètre, hauteur 60 cm

Lieu : Lorentzweiler, Luxembourg









MARC PIERRARD

A SPOTLIGHT ON MADNESS

Sofia Eliza Bouratsis

CONSOMMER DES ILLUSIONS

« Le mouvement de banalisation qui, sous les diversions chatoyantes du spectacle, domine mondialement la société moderne, la domine aussi sur chacun des points où la consommation développée des marchandises a multiplié en apparence les rôles et les objets à choisir. Les survivances de la religion et de la famille – laquelle reste la forme principale de l'héritage du pouvoir de classe –, et donc de la répression morale qu'elles assurent, peuvent se combiner comme une même chose avec l'affirmation redondante de la jouissance de ce monde, ce monde n'étant justement produit qu'en tant que pseudo-jouissance qui garde en elle la répression. A l'acceptation béate de ce qui existe peut aussi se joindre comme une même chose la révolte purement spectaculaire : ceci traduit ce simple fait que l'insatisfaction elle-même est devenue une marchandise dès que l'abondance économique s'est trouvée capable d'étendre sa production jusqu'au traitement d'une telle matière première »¹.

Guy Debord publie *La Société du spectacle* en 1967. L'essai politique qui joue un rôle fondamental après Mai 68, devient ensuite « un classique ». Développant la critique du « fétichisme de la marchandise » tel que Karl Marx l'avait élaboré en 1867, il actualise l'analyse du capitalisme et de son rôle transversal dans la vie quotidienne à travers une critique radicale de l'emprise de la marchandise et de sa domination sur la vie. La thèse qu'affirme Guy Debord consiste à dire que le spectacle est le stade ultime du capitalisme : la concrétisation de l'organisation de la marchandise. L'idéologie du spectacle, à travers toutes ses manifestations – bureaucratiques, politiques, économiques, audiovisuelles, etc. – impose ainsi à la conscience de tous une conception unique de la vie qui reproduit le pouvoir et maintient l'aliénation, comprise comme la dépossession de l'individu.

CONSUMING ILLUSIONS

“Behind the glitter of spectacular distractions, a tendency toward banalization dominates modern society the world over, even where the more advanced forms of commodity consumption have seemingly multiplied the variety of roles and objects to choose from. The vestiges of religion and of the family (the latter is still the primary mechanism for transferring class power from one generation to the next), along with the vestiges of moral repression imposed by those two institutions, can be blended with ostentatious pretensions of worldly gratification precisely because life in this particular world remains repressive and offers nothing but pseudo-gratifications. Complacent acceptance of the status quo may also coexist with purely spectacular rebelliousness – dissatisfaction itself becomes a commodity as soon as the economy of abundance develops the capacity to process that particular raw material.”¹

The *Society of the Spectacle* was published by Guy Debord in 1967. This political essay, which played a fundamental role after May '68, went on to become a “classic”. By developing the critique of the “fetishism of the commodity” as formulated by Karl Marx in 1867, Guy Debord updates the analysis of capitalism and its transversal role in day-to-day life through a radical critique of the control of the commodity and its domination over life. His thesis is that the spectacle is the ultimate stage of capitalism, i.e. the concretisation of the organisation of the commodity. The ideology of the spectacle, through all its expressions – bureaucratic, political, economic, audiovisual, etc. – thus imposes on everyone's consciousness a unique outlook on life which reproduces power and maintains alienation, and which is understood to be the

Marc Pierrard, artiste multimédia, qui a recours dans son travail aussi bien à la peinture qu'à la photographie, à la vidéo et à l'installation, propose pour cette exposition une sorte de ready-made. Son travail, qui traite souvent de thématiques sociopolitiques, s'intéresse ici à l'importance toujours croissante du culte de l'image de soi. Visant à réagir à la question de la propriété dans une perspective critique, il la relie à celle de la consommation, en soulignant avec *A Spotlight on Madness* l'irrationalité qui caractérise notre société où le paraître est devenu plus important que l'être.

Un sac Louis Vuitton acheté spécialement pour le projet est ainsi présenté devant la chapelle de Bofferdange. Reliant les habitudes de consommation (ici féminine) avec la croyance religieuse, l'artiste souhaite inviter le public à penser ce qui est devenu sacré aujourd'hui. Qu'apporte réellement la valeur symbolique de ce sac dont la production coûte beaucoup moins cher que son prix de vente ? La satisfaction d'un orgueil narcissique et d'une gourmandise qui ne procure pas de réel plaisir, l'avarice d'une société riche et la « paresse spirituelle » qui caractérisent notre mode de vie sont seulement quelques-uns des maux qui sont enfermés dans ce « sac de Pandore », tels des péchés politiquement corrects et socialement admis. Symbole d'une vie qui nous échappe, ce sac – qui pourrait être un faux – pose la vraie question de la répression du désir et de la force des faux-besoins qui occupent un rôle central dans « notre » vie.

dispossession of the individual.

Marc Pierrard, a multimedia artist who uses painting, photography, video and installation in his work, offers a kind of ready-made for this exhibition. His work, which often focuses on socio-political topics, here deals with the growing importance of the self-image cult. In his critical answer to the question of property, he links it to that of consumption and, through *A Spotlight on Madness*, highlights the irrationality of our society where to appear has become more important than to be.

A Chanel bag purchased especially for the project is presented in front of the chapel of Bofferdange. By linking (here women's) consumer habits with religious belief, the artist invites the public to reflect upon what has become sacred today. What is the real symbolic worth of this bag, which costs much less to produce than to sell? The satisfaction of narcissistic vanity and gluttony which does not provide real pleasure, the greed of a rich society and the "spiritual laziness" which defines our way of life are only some of the evils that are locked up in this "Pandora's bag", like politically correct and socially accepted sins. As a symbol of a life that escapes us, this bag – which could be a copy – raises the real question of the repression of desire and of the power of false needs that have a central role in "our" lives.

1 Guy Debord, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, « Folio », 1992, « thèse » numéro 59. Ici consulté sur https://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Debord_SocieteDuSpectacle.htm

1 Guy Debord, *The Society of the Spectacle*, translated from "La Société du Spectacle" and annotated by Ken Knabb, Bureau of Public Secrets, California, 2014 (<https://files.libcom.org/files/The%20Society%20of%20the%20Spectacle%20Annotated%20Edition.pdf>)





Année : 2023

Technique : Installation

Matériel : Verre synthétique, fibre de verre,
résine, acier, néon, sac Louis Vuitton

Dimension : 50 × 50 cm ; hauteur : 350 cm

Lieu : Lorentzweiler, Luxembourg









ELISABETH SCHILLING

eVALUEmotion

Sofia Eliza Bouratsis

FAIRE DANSER UNE IDÉE (LA PROPRIÉTÉ)

Elisabeth Schilling est danseuse et chorégraphe. Elle a une pratique qui associe la danse contemporaine aux arts visuels, au théâtre, à la musique contemporaine et parfois au design ; mais surtout, elle a *une pratique qui se veut médiatrice* de la danse contemporaine. C'est-à-dire que l'un des objectifs principaux de son travail consiste à faire découvrir la danse contemporaine à des personnes qui n'ont à priori aucun lien avec elle.

Quand elle décrit le processus créatif qu'elle met en œuvre pour la réalisation de ses pièces, elle commence par deux éléments qui pour elle sont cruciaux :

- La singularité de chaque *espace* avec ses caractéristiques et ses attentes. L'espace donc au sens large du terme, l'espace compris comme contexte social aussi.
- Le fait que ce que l'on a l'habitude de concevoir comme « idée de départ » est dans son cas une *forme*. Et c'est cette forme qui va ensuite susciter les mouvements dansés et qui va générer les idées.

L'invitation donc de René Kockelkorn de participer à *Störende Wahrheiten* autour d'une thématique précise est une première pour Elisabeth Schilling : l'idée, le « sujet » de la danse, la propriété, sont arrivés avant la forme – avant la chorégraphie qu'elle propose pour cette exposition. Elle ajoute que, pour elle, la danse est rarement une danse sur quelque chose : « la danse a des zones troubles, floues, elle ne communique pas avec des mots ».

MAKING AN IDEA DANCE (PROPERTY)

Elisabeth Schilling is a dancer and a choreographer. She combines contemporary dance with visual arts, theatre, contemporary music and sometimes design; but above all, her practice aims to mediate contemporary dance. In other words, one of the main objectives of her work is to make people familiar with contemporary dance even though they have no prior connection with it.

When she describes the creative process she uses to develop her performances, she starts with two elements that are fundamental to her:

- The singularity of each space with its characteristics and expectations, i.e. space in the broadest sense, space also understood as a social context.
- What we usually think of as a “starting idea” is in her case a form. It is this very form that will then create the danced movements and generate ideas.

René Kockelkorn's invitation to participate in *Störende Wahrheiten* around one specific topic is therefore a first for Elisabeth Schilling: the idea, the “subject” of the dance, the property came before the form, before the choreography she proposes for this exhibition. She adds that, for her, dance is rarely a dance about anything, ‘Dance is a world of turmoil and vagueness, it does not communicate with words’.

This is the context that generates *eVALUEmotion*, a piece danced by ideas, thoughts, feelings and objects belonging to inhabitants of Lorentzweiler - a dance whose movement

Ceci est donc le contexte qui génère *eVALUEmotion*, une pièce dansée par des idées, des pensées, des sentiments et des objets appartenant à des habitants de Lorentzweiler – une danse dont le mouvement peut être perçu comme étant performatif, mais une danse qui n'est pas un spectacle. L'objectif du projet est de faire en sorte que les habitants de la commune pensent la notion de propriété à travers quatre étapes qui les invitent à s'impliquer à chaque fois de manière différente.

Ces quatre étapes rythment la pièce qui a commencé avant le vernissage et qui va durer pendant toute l'exposition. Au départ les habitants ont été invités à partager avec la chorégraphe une photographie de leur objet favori en l'envoyant à la mairie. La deuxième étape du projet a fonctionné à travers des cartes postales qui ont été envoyées à toute la commune. Elisabeth Schilling posait des questions : Quand est-ce qu'un objet a de la valeur pour vous ? Quels sont vos sentiments pour un objet qui vous appartient ? Est-ce que le fait d'être propriétaires change votre perception de vous-mêmes ? La chorégraphe considère que le simple fait que les gens lisent ces questions consiste une manière de planter une idée. Les réponses qui ont été envoyées à la commune seront utilisées dans une installation.

Cette danse singulière de pensées, questions-réponses et sentiments qui se meuvent entre l'artiste, les habitants et la mairie deviendra ensuite une danse d'objets privés qui seront échangés lors de deux trocs différents :

- Le jour du vernissage une boîte en plexiglass sera installée devant la mairie, les passants pourront y déposer quelque chose et prendre autre chose en échange.
- Pendant l'exposition, ce troc sera développé, par des marches qu'Elisabeth Schilling organise et pendant lesquelles les habitants pourront échanger des objets avec elle ou entre eux.

L'abstraction qui caractérise la danse devient ainsi une série de mouvements invisibles – une série d'échanges –, qui transforment la propriété – ce qui est privé – en public.

C'est comme si, en fond de ce travail, l'on pouvait voir des langages du corps : un corps qui donne quelque chose à un autre corps, un corps qui reçoit, un corps qui garde un objet précieusement, un corps qui porte fièrement un beau chapeau, un corps qui sort d'une grande voiture, un corps qui plonge dans une belle piscine, un corps qui chérit un petit objet insignifiant. Comme si l'on pouvait maintenant ressentir (voir), dans notre quotidien, des émotions dansées par des non-danseurs, autour de leur propriété.

can be seen as performative, but a dance that is not a spectacle. The aim of the project is to get the inhabitants of the community to think about the notion of property in four stages, each of which invites them to engage in a different way.

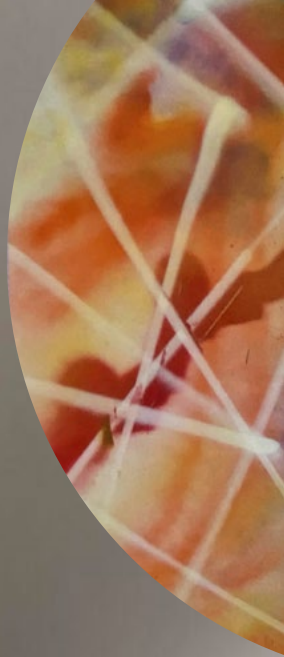
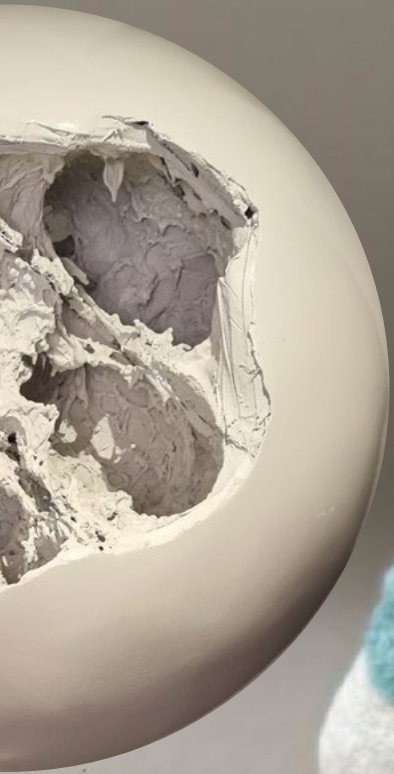
These four stages set the pace for the performance, which started before the opening and will last throughout the exhibition. At first, the inhabitants were invited to send a photograph of their favourite object to the town hall to share it with the choreographer. The second stage of the project consisted of postcards that were sent to the whole community. Elisabeth Schilling asked questions: When is an object of value for you? What are your feelings about an object that you own? Does the fact of being the owner change the perception you have of yourself? The choreographer considers that the mere fact that people read these questions is a way of sowing the seeds of an idea. The answers that were sent to the town hall will be used in an installation.

This special dance of thoughts, questions and answers and feelings that move between the artist, the inhabitants and the town hall will then turn into a dance of private objects which will be exchanged during two different bartering sessions:

- On the day of the opening, a plexiglass box will be set up in front of the town hall, where passers-by will be able to put something into it and take out something else in exchange.
- During the exhibition, this bartering will be developed through walks organised by Elisabeth Schilling and during which inhabitants will be able to exchange objects with her or with one another.

The abstraction that characterises dance thus becomes a series of invisible movements, a series of exchanges which transform - private - properties into - public - commodities.

It is as if, against the background of this work, we could see body languages: a body that gives something to another body, a body that receives something, a body that treasures an object, a body that proudly wears a beautiful hat, a body that gets out of a big car, a body that dives into a beautiful swimming pool, a body that cherishes a small, insignificant object. It is as if we could now, in our daily lives, feel (see) emotions danced by non-dancers, around their properties.





Année : 2023

Technique : Projet participatif, installation, performances

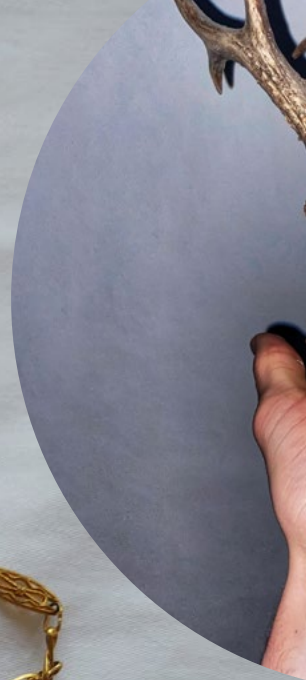
Matériel : Carte postales, affiches, plexiglas,
betonplex, bois équarri

Dimension : Installation : 130 × 90 × 70 cm ; des pieds 90 cm

Lieu : Lorentzweiler, Luxembourg









KEONG-A SONG

SLEEPING STRANGER

Sofia Eliza Bouratsis

« FAIRE UNE IMAGE QUI DÉPASSE UN PEU »

Keong-A Song écrit des histoires qui sont, comme elle le dit : « vivantes dans son imaginaire ». La porte d'entrée pour nous dans ce monde était jusqu'à présent ses dessins. Les histoires de l'artiste ne sont pas des contes de fées où tout est idyllique : ce sont certes des univers oniriques, fantastiques, mais dans lesquels s'insère toujours un glissement humain (parfois même *trop humain*). Le monde légèrement décalé de l'artiste est en effet habité par des êtres anthropomorphes qui ont des visages d'animaux et souvent des caractères typiquement humains. Avec humour et tendresse, subtilité et autodérision, Keong-A Song prend ainsi une certaine distance du monde afin de le penser. Elle dessine surtout à l'encre de Chine et à l'aquarelle. Ses dessins sont parfois très minimalistes, créés avec une économie du trait et de l'information qui renvoie aux caricatures et d'autres fois ils sont des univers infinis, peuplés de détails minuscules que l'on ne cesse de découvrir en accordant du temps à son travail

Sleeping Stranger est son premier projet dans l'espace public. C'est l'histoire d'un monstre inconnu, anonyme, non-identifiable, qui voyage. Ce monstre passe au cours de son voyage par Lorentzweiler. Il est fatigué et veut dormir un peu, il trouve alors une petite maison abandonnée et décide d'y passer quelques nuits. Le monstre doit être assez grand, car sa queue qui « dépasse un peu » est gigantesque. Lorsque l'on se rapproche du monstre endormi : on entend son ronflement.

C'est à travers ce « léger » dépassement que se développe la réflexion de l'artiste autour de la notion de propriété. Cette image de la queue du monstre qui dépasse provoque certainement l'imaginaire d'enfants (et d'adultes), mais elle dérange aussi, car le *Sleeping Stranger* s'est vraisemblablement emparé d'une maison qui ne lui appartient pas.

”MAKING A PICTURE THAT STICKS OUT A LITTLE”

Keong-A Song writes stories that are, as she says, 'alive in her imagination'. For us, her drawings have always been the gateway to this world. The artist's stories are no fairy tales where everything is idyllic. They are certainly dreamlike, fantastic worlds, but they always include a human (sometimes even too human) twist. The artist's slightly offbeat world is indeed inhabited by anthropomorphic beings with animal faces and often typically human characteristics. By using humour and tenderness, subtlety and self-mockery, Keong-A Song distances herself from the world in order to reflect upon it. She draws mainly in Indian ink and watercolour. Her drawings are sometimes very minimalist, created with an economy of line and information that refers to caricatures. Other times they are infinite universes, populated with tiny details that one never ceases to discover over time.

Sleeping Stranger is her first project in the public space. It is the story of an unknown, anonymous, unidentifiable monster who travels. On his journey, the monster passes through Lorentzweiler. He is tired and wants to sleep, so he finds a small, abandoned house and decides to spend a few nights there. The monster must be quite big, because his tail, which "sticks out a little", is gigantic. When you get closer to the sleeping monster, you can hear him snoring.

It is through this "slight" protrusion that the artist's reflection develops on the notion of property. This image of the monster's tail sticking out certainly triggers the imagination of children (and adults), but it is at the same time disturbing, because the *Sleeping Stranger* has probably taken over a house that does not belong to him.

Dès les premières figurations antiques, le monstre n'est jamais seul, il est souvent dialectiquement opposé à, ou accompagné par, son double symbolique : le héros qui se bat pour une vertu fondatrice. Le monstre symbolise les éléments néfastes contre lesquels le héros doit se battre pour rétablir l'équilibre cosmique. Ici, monstre et héros sont la même entité. Celui qui occupe, comme un anarchiste, un espace qui ne lui appartient pas, est peut-être menaçant par sa taille, mais il est en même temps inoffensif : il ne fait que dormir. Il a juste eu besoin d'un espace calme et protégé pour se reposer et il s'est emparé de cette maison qui appartient à la commune de Lorentzweiler.

Lorentzweiler devient ainsi la ville imaginaire dans laquelle Keong-A Song pose la question de savoir si l'idée de propriété est réellement compatible avec la vie de la nature. Car les trois grands penseurs classiques de la propriété (John Locke, Jean-Jacques Rousseau et Karl Marx), qui ont tous établi une adéquation « naturelle » entre le concept de propriété et la satisfaction des besoins individuels ou sociaux, ont tous oublié dans l'équation la nature et tout le vivant non-humain. Notre société humaine s'est en effet construite au fil des siècles sur cette base d'appropriation des espaces naturels. *Sleeping Stranger* s'octroie dans ce contexte le « droit d'usage » d'un espace pour satisfaire un besoin naturel : dormir. Il représente ainsi le monde naturel, animal, qui pose par son comportement la question de la propriété en revendiquant ses droits.

Le ronflement du monstre est le passage humoristique, qui caractérise aussi le travail de Keong-A Song, vers la dérision tendre avec laquelle elle aime concevoir la vie quotidienne. Lorsque l'on vit avec une personne, notre espace privé et notre intimité la plus intime doivent être partagés. Ce partage inévitable, par exemple des heures de sommeil, pose des problèmes qui sont différents de l'amour que l'on peut éprouver pour la personne en question et qui est entrée dans « notre » vie.

From the earliest ancient figurations, the monster is never alone. He is often dialectically opposed to, or accompanied by, his symbolic double: the hero who fights for a founding virtue. The monster symbolises the harmful elements against which the hero must fight to restore cosmic balance. Here, monster and hero are the same entity. The one who, like an anarchist, occupies a space that does not belong to him, is perhaps a threat because of his size, but at the same time he is harmless: all he does is sleep. He was just looking for a quiet and protected space to have a rest and he took over this house which belongs to the municipality of Lorentzweiler.

Lorentzweiler thus becomes the imaginary setting in which Keong-A Song wonders whether the idea of property is really compatible with nature's life. For the three great classical thinkers of property (John Locke, Jean-Jacques Rousseau and Karl Marx), who all established a "natural" adequacy between the concept of property and the satisfaction of individual or social needs, also all forgot nature and non-human life in the equation. Over the centuries our human society has indeed been built on this foundation of appropriation of natural spaces. In this context, *Sleeping Stranger* grants himself the "right to use" a space to satisfy his natural need for sleep. He thus represents the natural, animal world, whose behaviour raises the question of property while at the same time claiming his rights.

The snoring monster is the humorous transition, which also characterises Keong-A Song's work, towards the tender derision with which she likes to view everyday life. When living with someone, our private space and most intimate intimacy must be shared. This unavoidable sharing, for example of sleeping hours, poses problems that are different from the love we may feel for the person in question who has entered "our" life.





Année : 2023

Technique : Installation

Matériel : Tissu (polyester imperméable, fausse fourrure, coton), dispositif sonore

Dimension : 4 m x 50 cm de diamètre

Lieu : Lorentzweiler, Luxembourg









toitoi

KANALDECKEL

Sofia Eliza Bouratsis

À qui appartient l'œuvre ?

toitoi est un duo d'artistes. Roland Quetsch et Christian Frantzen sont tous les deux peintres mais ils ont, parallèlement à leur pratique personnelle, leur projet commun.

La question du duo – ou du collectif – d'artistes qui est de plus en plus actuelle (voir la dernière *documenta*, en 2022, dont la direction artistique a été assurée par le collectif *ruangrupa*) devient, dans le cadre de cette édition de *Störende Wahrheiten*, d'autant plus intéressante qu'elle pose implicitement la question de savoir à qui appartient une œuvre d'art quand elle a été pensée à deux, ou à plusieurs.

Dotés d'humour et d'autodérision, les deux artistes qui se connaissent depuis 25 ans et travaillent ensemble depuis 2007, ont dans leurs pratiques personnelles une esthétique complètement indépendante de leur travail commun. Ils parlent de leur collaboration en duo comme d'une réelle symbiose, une démarche vraiment collective dont le processus créatif comprend des discussions infinies sur l'art et n'avance qu'à condition – et au prix – qu'un accord mutuel soit trouvé. Leur travail, dont l'humour est une dimension importante (ils ont exposé en 2008 au CAL l'imitation grandeur nature d'une sculpture de Wercollier faite en gâteau à la fraise), et qui est fortement inspiré du dadaïsme, pose toujours des questions fondamentales. Référence à Marcel Duchamp, et voulant « faire le contraire, c'est-à-dire une œuvre d'art qui soit un objet utile », ils ont par exemple exposé une réelle toilette sur une estrade (année européenne de la culture, 2007). Or, derrière la dimension de jeu qui apparaît au premier abord de leurs propositions, il y a toujours une préoccupation approfondie, une sincérité presque dérangeante et un effort minutieux.

Who owns the work ?

toitoi is a duo of artists. Roland Quetsch and Christian Franzten are both painters and, besides their individual work, they have their own joint project.

The issue of the artist duo, or collective, has become increasingly topical (see the latest *documenta* in 2022 whose artistic direction was assured by the *ruangrupa* collective). Indeed, this edition of *Störende Wahrheiten* makes it all the more interesting to see who actually owns a work of art when it has been conceived by two or several artists.

The two artists have known each other for 25 years and have worked together since 2007. They are both humorous and self-deprecating. However, the aesthetics of their personal work is completely independent of their joint project. They see a genuine symbiosis in their collaboration as a duo, a truly collective process whose creative development relies on endless discussions about art and can only progress on the condition - and at the cost - of finding a mutual agreement. Humour plays an important part in their work (they exhibited a life-size imitation of a Wercollier sculpture made of strawberry cake at CAL in 2008) which is also heavily inspired by Dadaism. The duo's work therefore always raises fundamental questions. With a reference to Marcel Duchamp, they wish to 'do the opposite, that is to say a work of art that is a useful object': for example, they exhibited a real toilet on a platform (during the European Year of Culture in 2007). The playfulness that appears at first sight in their works of art, however, always conceal a deep concern, an almost disturbing sincerity and a meticulous effort.

Invités donc par la commune de Lorentzweiler à créer une œuvre d'art pour l'espace public autour de la notion de propriété, ils décident d'investir effectivement le patrimoine de la commune, de s'en emparer, et simultanément d'offrir leur œuvre, après l'exposition, à la commune. Mais aussi, ils décident de réaliser pour cette exposition une sculpture qui n'en n'est pas une : une sculpture sans volume visible dans l'espace. Ils décident alors de créer deux regards de canalisation et de remplacer les existants pendant le temps de l'exposition.

Afin de signer cette appropriation du commun, ils font couler en fonte un selfie d'eux ensemble sur une forme qui correspond aux regards de canalisation qu'ils vont remplacer (deux pièces). « On s'approprie du commun, cela veut dire que l'on met dans l'espace public nos deux têtes », explique l'un des deux ; et le second d'ajouter qu'« en tant qu'artistes, on veut toujours plaire, on a donc décidé d'offrir l'une des deux pièces à la commune après l'exposition. Le prix sera de voir nos têtes dans l'espace public ».

À la fois dérangeants et sincères, ils créent cercle vertueux : ayant reçu de l'argent public pour créer une œuvre autour de la thématique de la propriété, ils rendent une partie de cet investissement à la commune en lui offrant l'œuvre qui est signée par leurs visages. « On ne mordra jamais assez dans son propre cerveau », comme l'écrivait Tristan Tzara.

By accepting the invitation of the municipality of Lorentzweiler to create a work of art for the public space around the notion of property, they decided to invest the heritage of the municipality, to take possession of it, and at the same time to offer their work to the municipality after the exhibition. They also decided to create a sculpture for this exhibition that is in fact not a sculpture: a sculpture without visible volume in space. They decided to create two manholes and replace existing ones during the time of the exhibition.

In order to sign this appropriation of the common, they cast a selfie of the two of them together on a form that matches the manholes they will replace (two pieces). 'We are appropriating the common, which means that we are putting our two heads in the public space,' explains one of them; and the other one adds, 'as artists, you want to please, so we have decided to offer one of the two pieces to the municipality after the exhibition. The price will be to see our heads in the public space.'

By being both disturbing and sincere, they create a virtuous circle: they have received public funding to create a work of art around the topic of property and they return part of this investment to the municipality by offering it the work which is signed by their faces. Or, as Tristan Tzara would put it, one can never bite enough into one's own brain.





Année : 2023

Technique : Sculpture moulée (deux pièces)

Matériel : Alliage de fonderie EN-GJL-250

Dimension : Diamètre 685 mm

Lieu : Lorentzweiler, Luxembourg









MASSARD

BIOGRAPHIES

Jeremy Palluce est né le 5 décembre 1994 à Luxembourg-Ville.

Après l'école primaire, il a commencé ses études au Lycée de Garçons à Esch-sur-Alzette avant de changer au Lycée Technique des Arts et Métiers en 2010, où il a terminé sa treizième.

En 2015, Jeremy a passé une année d'études d'arts plastiques à l'Université Paul Valéry à Montpellier. En 2016, il déménage à Freiburg-im-Breisgau en Allemagne pour commencer un Bachelor des beaux-arts. Après son diplôme, il choisit de poursuivre ses études de master en fashion design à Bâle en Suisse qu'il terminera en février 2023. Au cours de ces années d'études d'art, Jeremy a participé activement à des expositions internationales, solo et en groupe, et a créé un monde visuel et sonore au Luxembourg.

Marc Pierrard est un artiste multimédia qui utilise différents médias tels que la peinture, la photographie, la vidéo et les installations pour raconter ses histoires et ses messages. Cherchant constamment de nouvelles façons d'être créatif et de dépasser les limites entre les médias pour créer une expérience plus profonde pour le spectateur. Ses œuvres traitent souvent des thèmes sociaux et politiques, qu'il présente d'une manière personnelle et émotive.

Elisabeth Schilling est à la fois danseuse et chorégraphe. Elle réalise des projets transdisciplinaires entre mouvement, conception, art visuel et musique en faisant danser les disciplines entre elles et ensemble. Ceci en étroite collaboration avec une équipe internationale et divers acteurs. Pour l'instant, Elisabeth est « artist in residence » au Trifolion à Echternach et artiste associée au Théâtre de la Ville de Luxembourg.

En tant qu'artiste, elle danse régulièrement dans des productions internationales. Elle a ainsi travaillé avec quelque quarante chorégraphes représentant tous styles et générations partout en Europe. Elisabeth a été invitée comme conférencière à TEDx Luxembourg City ainsi qu'à la conférence #CultureIsNotALuxury (British Art Show).

Elisabeth a reçu plusieurs distinctions, e.a. le Prix de la Danse 2021 du Grand-Duché de Luxembourg, Dance Umbrella (Young Spark), Bolzano Danza et AWL Mainz. Depuis la création en 2016 de sa propre compagnie Making Dances a.s.b.l. au Luxembourg, elle a à son actif quelque deux cents représentations dans dix-neuf pays.

BIOGRAPHIES

Jeremy Palluce was born on 5 December 1994 in Luxembourg-City. After primary school, he attended the Lycée de Garçons in Esch-sur-Alzette before changing to the Lycée Technique des Arts et Métiers in 2010 where he obtained his secondary school diploma.

In 2015 Jeremy registered in plastic arts at the Université Paul Valéry in Montpellier, France, and in 2016 he moved to Freiburg-im-Breisgau, Germany, to start a Bachelor of Fine Arts. After obtaining his bachelor's degree, he chose to pursue a master's degree in fashion design in Basel, Switzerland, which he will complete in February 2023.

During these years of art studies, Jeremy has actively participated in international solo and group exhibitions as well as created a visual and sound world in Luxembourg.

Marc Pierrard is a multimedia artist who uses various media such as painting, photography, video, and installations to tell his stories and convey his messages. He's constantly seeking new ways to be creative and push the boundaries between media to create a deeper experience for the viewer. His works often address social and political themes, presented in a personal and emotional manner.

Elisabeth Schilling is a dancer and a choreographer. In close cooperation with an international team as well as in various collaborations, she has developed transdisciplinary projects between movement, design, visual arts and music and made these disciplines dance together and with one another. Elisabeth is currently an "Artist in Residence" at Trifolion, Echternach, and an Associate Artist at Théâtres de la Ville de Luxembourg.

As a performer, Elisabeth regularly dances in international productions. She has worked with some forty choreographers of all styles and generations all over Europe. As a speaker, she was a.o. invited by TEDx Luxembourg City and #CultureIsNotALuxury (British Art Show).

Elisabeth has received several awards from different institutions, including the Dance Award 2021 of the Grand-Duchy of Luxembourg, Dance Umbrella (Young Spark), Bolzano Danza and AWL Mainz. In 2016 she founded her own company Making Dances a.s.b.l. in Luxembourg and has since toured her work with almost two hundred performances in nineteen countries.

Keong-A Song est née à Séoul en Corée du Sud. Elle arrive en France en 2000 et suit des études à l'Ecole Nationale Supérieure d'Art et de Design de Nancy, où elle obtient en 2005 le diplôme DNSEP. Depuis lors, elle travaille comme artiste et illustratrice et s'investit également dans l'édition où elle combine écriture et dessin. Elle a publié de nombreux livres dont *Woow !!!* qui a obtenu en 2018 le Lëtzebuenger Buchpräis pour le meilleur livre pour enfants et adolescents. Depuis 2012, Keong-A Song vit et travaille au Luxembourg où elle réalise et participe à différents projets (expositions, ateliers, commandes, collaborations) avec la plupart des institutions d'art au Luxembourg ainsi qu'à l'étranger, notamment avec la Fondation Boghossian - Villa Empain, Bruxelles, le pavillon luxembourgeois à la Biennale de Venise, le Centre Culturel Coréen Bruxelles et le Musée national Marc Chagall, Nice, France.

toitoi est une association d'artistes peintres qui s'est formée par des échanges lors d'ateliers communs. Le projet est devenu de plus en plus ambitieux lors de la définition d'une base idéale et visuelle commune, laquelle est d'ailleurs continuellement remise en question.

toitoi expose des objets souvent perçus comme minimaux, ironiques et prétentieux. Ainsi, « Bottercrèmes Wercollier » (salon du CAL) : il s'agit d'une copie d'une sculpture de Wercollier, fabriquée par du gâteau à la crème au beurre pour la rendre plus attrayante.

Pour « Idealtemperatur » (Casino - Forum d'Art Contemporain), un radiateur a été placé dans un réfrigérateur. La tentative de maintenir la température à 20 degrés devait attirer l'attention au gaspillage d'énergie.

« Functional toilet – Rose Sélavy is a bitch » (All We Need) est un autre exemple. Un WC en état de fonctionnement a été placé dans l'espace d'exposition. La référence est une déformation et en même temps un hommage au dadaïsme, en particulier à Marcel Duchamp. Ici, la logique de l'aliénation d'un objet a été scrupuleusement évitée.

Keong-A Song was born in Seoul, South Korea. She arrived in France in 2000 and studied at the Ecole Nationale Supérieure d'Art et de Design in Nancy where she obtained the DNSEP diploma in 2005. Since then she has worked as an artist and illustrator and has also been involved in publishing, thus uniting writing and drawing. She has published many books including *Woow!!!*, which was awarded the Lëtzebuenger Buchpräis in 2018 for the best children's and adolescents' book. Since 2012 she lives and works in Luxembourg, where she created and participated in various projects (exhibitions, workshops, commissions, collaborations) with most cultural institutions in Luxembourg and abroad notably with the Boghossian Foundation - Villa Empain, Brussels, the Luxembourg pavilion at the Venice Biennale, the Korean Cultural Centre Brussels and the Musée national Marc Chagall, Nice, France.

toitoi is an association of artists who met through exchanges in shared studios. The project became increasingly challenging when setting up a common ideal and visual basis, which is, however, questioned continuously.

toitoi shows objects that often seem minimal, ironic and presumptuous. Thus "Bottercrèmes Wercollier" (Salon du CAL), which is a replica of a Wercollier sculpture, produced as a buttercream cake to make it more pleasing.

"Idealtemperatur" (Casino-Forum d'Art Contemporain) placed a radiator into a refrigerator. The attempt to maintain the temperature at 20 degrees was meant to draw attention to energy waste.

Another example is "Functional toilet - Rose Sélavy is a bitch" (All We Need). Here, a functional toilet was placed in the exhibition space. The reference is a distortion of and at the same time a homage to Dadaism, particularly to Marcel Duchamp. The logic of alienating an object was scrupulously avoided here.

COLOPHON

EXPOSITION EXHIBITION

PROPRIETE dans le cadre de l'exposition „Vérités troublantes“
PROPERTY in the context of Disturbing Truths
20.05.- 30.09.2023

Keong-A Song
Jeremy Palluce
Marc Pierrard
Elisabeth Schilling
toitot

COMMISSAIRE CURATOR

René Kockelkorn, Lorentzweiler

COORDINATEUR COORDINATORS

Paul Bach et la commission culturelle de Lorentzweiler
Paul Bach and the Cultural Commission

COORDINATION ADMINISTRATIVE ADMINISTRATIVE COORDINATION

Béatrice Peters

ORGANISATEUR ORGANISERS

L'Administration Communale de Lorentzweiler en collaboration avec la
commission culturelle *Lorentzweiler's municipal administration in collaboration*
with the Cultural Commission

sous le patronage du Ministère de la Culture
under the patronage of the Ministry of Culture

LAYOUT LAYOUT

Paulo Tomas

RESEAUX SOCIAUX SOCIAL MEDIA

Myriam Binz, Diana Calvario, Alice Steyer-Fonck

SITE INTERNET WEBSITE

Jan McKenzie, Paulo Tomas

COMMUNICATION COMMUNICATIONS

Béatrice Peters, Myriam Binz

PRODUCTION PRODUCTION

Montage et assistance technique aux artistes
Montage and construction aid

Le service technique de l'Administration communale de Lorentzweiler
The municipal administration's Technical Service

PUBLICATION PUBLIKATION

EDITEUR EDITOR

Administration Communale de Lorentzweiler en collaboration avec la
commission culturelle *Lorentzweiler's municipal administration in collaboration*
with the Cultural Commission

AUTEURS AUTHORS

Sofia Eliza Bouratsis, René Kockelkorn

PHOTOS PHOTOS

Joseph Tomassini

RELECTURE EDITING

Béatrice Peters, Martine Peters, Simone Wagener-Habaru, Jasmine Walisch

TRADUCTION TRANSLATIONS

Béatrice Peters (F/D)(D/FR) biographies des artistes *Künstlerbiographien*

Simone Wagener-Habaru (F/D), biographies des artistes *Künstlerbiographien*

Martine Peters (F/E) biographies des artistes *Künstlerbiographien*; textes René
Kockelkorn, Sofia Bouratsis *Texte René Kockelkorn, Sofia Bouratsis*

Elsbeth Ranke (F/D) textes Sofia Bouratsis *Texte Sofia Bouratsis*; Préface
Vorwort Paul Bach, Sam Tanson

Joseph Tomassini (D/F) texte *Text René Kockelkorn*

CONCEPTION GRAPHIQUE GRAPHIC DESIGN

Paulo Tomas

IMPRESSION PRINT

Imprimerie Ossa, Niederanven, Luxembourg

REMERCIEMENTS DES ARTISTES NOTE OF THANKS BY THE ARTISTS

Le collège échevinal et le conseil communal *Council of Alder(wo)men, Municipal Council*

Marguy Kirsch-Hirtt, Paul Bach, Arno Mersch, Diana Calvario, Alexander Frazer, Armand Kremer, Billy Kremer, Carole Ney, Joëlle Schmit, Léon Wietor, Lucien Weyerich

La commission culturelle *Cultural Commission*

Paul Bach, Diana Calvario, Martine Eischen, René Kockelkorn, Billy Kremer, Malou Ney, Béatrice Peters, Joëlle Schmit, Simone Wagener-Habaru, Jasmine Walisch

L'administration communale de Lorentzweiler *Municipal Administration Lorentzweiler*

Patty Antony, Myriam Binz, Jeff Bonn, Frank Flener, Mireille Flick-Peffer, Sherryl Muller, Patrick Neuhengen, Henri Rasqué, Christophe Schmit, Jerry Simon

Le service technique *Technical Service*

Steve Batista, Pit Buijs, Annette Breuskin Benedetta Comparetto, Olema et Luis Fernandes, Nadine Frisch-Klepper, Mario Goncalves, Martin Haber, Désirée Hartmann, Sylvain Hoffmann, Yannick Hoffmann, Claudine Kleis-Loser Gregor Kreten, Laurent Lemmer Luc Mandres Rainer Nussbaum, Joé Ott, Fernando Pereira, Jean Petin, Chris Reisch, Mikael Rodrigues, Nico Schommer, Alex Staar, Annette Vaessen-Rind

Remerciements particuliers *Special acknowledgement*

Claudine Hemmer, Jo Kox, Sofia Eliza Bouratsis, Paulo Tomas, Joseph Tomassini, Jan McKenzie, Elisabeth Ranke, Martine Peters, Alice Steyer-Fonck, Théid Johanns, Marlène Kreins, Malgorzata Nowara, Danièle Igniti, Maëlle Lepetit, Enrico Lunghi, Thomas Kellendonk, Marco Godinho, Manuel Godinho, Alice Godinho, Sooja Choi, Alain Palluce, Bruce Biren, Eric Mangen, Sijn Jung, Marco Spitz, Nicolas & Sonja Fratoni, Béatrice & Sidney Steffanelli, Lou Pierrard, Constructions Métalliques Guy Gardula et associés s.à.r.l., Gummi-Roller s.à.r.l., Moritz Gansen, Florence Sonnen, Marc Ollinger, Massard s.à.r.l.

© L'Administration communale de Lorentzweiler / *Municipal administration Lorentzweiler*, les artistes et les auteurs / *artists, authors*

Mai - Septembre 2023 *May - September 2023*

ISBN 978-99987-999-1-2



Avec le soutien financier
du ministère de la Culture du
Grand-Duché de Luxembourg



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

www.stoerende-wahrheiten.com

Avec le soutien financier
du ministère de la Culture du
Grand-Duché de Luxembourg



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

